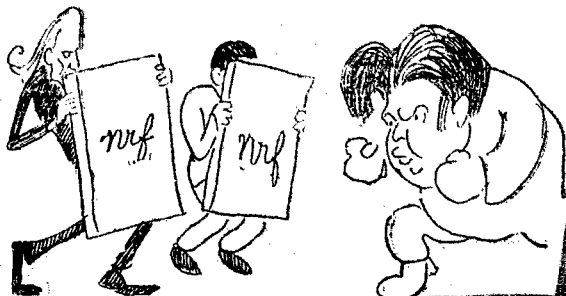


LES LETTRES

POUR S'Y RETROUVER...

HISTORIQUE ET CHRONOLOGIE
de la grande querelle Gide-Béraud

Un de nos collaborateurs, chartiste éminent, retiré à Pribas (Ardèche) au sein du jeûne et de la méditation, a réussi à dresser l'inventaire chronologique complet de la célèbre querelle Gide-Béraud.

Cet important travail devenait nécessaire, car personne n'arrivait plus à rien comprendre à cette affaire.

On appréciera l'effort de notre cénobite ardéchois, et que Paris-Journal, une fois de plus, ait servi la cause des Lettres et celle de la clarté.

Paris-Journal a parlé plusieurs fois des attaques d'Henri Béraud contre la N. R. F. ; mais, depuis quelque temps, cette affaire est devenue si compliquée qu'on commence à n'y plus voir très clair ; aussi le moment nous paraît venu d'en donner un compte rendu aussi complet et aussi impartial que possible.

« C'est au nom d'un art vivant qu'Henri Béraud met en accusation les écrivains que le mauvais génie de la Nouvelle Revue Française a touchés au cœur d'un doigt glacé. » Cette phrase de Lucien Dubouché résume assez exactement le débat : Dans ses chroniques du *Mercur* de France, H. Béraud avait exprimé à diverses reprises son opinion sur l'art « glacé » des Gide, des Claudel, des Gheon, qu'il opposait à « l'art vivant » pratiqué par des écrivains comme Henri Duvernois, Pierre Mille ou Borgeles. Ce qui, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de défendre *Saint* quand la pièce d'André Gide fut représentée au Vieux-Colombier.

Mais ce qu'on a appelé la querelle Béraud-Gide date d'un article : *Ecrivains d'exportation*, consacré à André Gide, Claudel et Srares, paru dans les *Cahiers d'aujourd'hui*, de septembre 1931.



Au cours de ses voyages à travers l'Europe, Henri Béraud avait constaté qu'on ne lisait à l'étranger que les livres de ces écrivains, inconnus du grand public français : « MM. Claudel, Gide et Srares plaisent dans toute l'Europe à l'immense clientèle des pasteurs, uniquement parce qu'ils n'écrivent ni pour leur propre plaisir, ni pour le plaisir d'autrui. » Suivait une violente critique du calvinisme et de la syntaxe d'André Gide ; pour quelques écrivains comme Léon Claudel, entre lui et « M. Poizat Daudet, Paul Souday, Fernand par exemple, il n'y a que l'espace Vandrem, Abel Hermant donnent un truquage littéraire, d'ailleurs rent leur opinion et discutent les assez malhabile. M. Claudel pense arguments d'Henri Béraud.

Dans ses réponses, celui-ci appelait l'attention sur quelques précisions intéressantes : « Ce que nous dénonçons à la N. R. F. et aux gideards, ce n'est point l'incarne « le type rarissime » le malheur d'avoir des idées », d'imagination... Si les gens que nous condamnons en tant que romans de la N. R. F. demandent manières veulent se contenter de à Henri Béraud de préciser ses attaques, surtout en ce qui concerne les fautes de syntaxe de Gide ; c'est alors que Béraud écrivait pour les *Marges*, le fameux « M. André Gide et la grammaire » qui ne pa-Claudel, Romains, Rivière, Schlumrut jamais. Il en fut de même pour un petit article : « La nature a horreur du Gide », qui avait été écrit pour le numéro spécial que l'*Œuf dur* devait consacrer à l'auteur des *Prétextes*.

La querelle s'apaisait quand le Prix Goncourt vint jeter de l'huile sur le feu. Malgré la campagne intensive menée pour Jules Romains, Henri Béraud obtint le prix. Quelques jours plus tard, l'auteur du *Martyre de l'Obèse* courrait de fleurs son concurrent dans sa chronique du *Petit Parisien*. La N. R. F. faisait peu après imprimer des bandes annonçant que *Lucienne* avait obtenu cinq voix au troisième tour contre trois au livre couronné. Une courte polémique s'engagea dans l'*Œuvre* entre M. Gallimard et Henri Béraud ; mais celui-ci exprimait plus complètement son sentiment à l'égard de Jules Romains dans sa chronique du *Mercur* consacrée à *Monsieur le Trouvère* sous la plume de Borgeles. Cette chronique était d'autant plus motivée que Jules Romains venait d'avoir une attitude fort élégante envers Maurice Bolland, critique dramatique de la N. R. F.

C'est à ce moment que Frédéric Lefèvre, rédacteur aux *Nouvelles Littéraires*, alla interviewer Henri Béraud, qui lui fit des déclarations où la N. R. F. était fort malmenée : « Il faut lutter contre le snobisme de l'étranger, qui se contente avec le snobisme de la métropole. » Il lui communiqua aussi quelques extraits de l'article fantôme : *Gide et la grammaire*.

Nos lecteurs n'ont pas publié la lettre d'André Gide que publia *Paris-Journal* à la suite de cet interview : « Quelles que soient les attaques qu'elles contiennent, mon intention est de ne pas riposter. »

Mais la bataille continuait : — Dans le *Lyon Républicain*, où Béraud dénonçait les efforts conjugués de la N. R. F. : « Vous allez voir en vos villes arriver un cortège de mépris messieurs, au teint jaune et aux paroles maussades... Les pédants, en effet, n'en sont point à leur première croisade. Toujours ils durent s'enfuir sous les huées et les quolibets. A vous de dire si les choses ont changé, si, contre Rabelais, Molière, Beaumarchais, Courtille, Duhamel, vous prenez le parti de Vadius, de Trissotin, de Carlistes, de Tartuffe et de Belœuf. »

— Dans l'*Œuvre*, où il défend les journalistes en attaquant Maurras et Gide.

— Dans l'*Eclair*, où paraissent les « Quatre questions à M. Giraudoux » sur la propagande française à l'étranger : « Est-il vrai, comme le murmurent maints voyageurs revenus des pays les plus proches et les plus lointains, que les amis de M. Gide bénéficient d'un traitement de faveur et qu'ils représentent presque exclusivement à l'étranger notre littérature d'aujourd'hui. »

Giraudoux ne répondit pas, mais les quelques écrivains comme Léon Claudel, entre lui et « M. Poizat Daudet, Paul Souday, Fernand par exemple, il n'y a que l'espace Vandrem, Abel Hermant donnent un truquage littéraire, d'ailleurs rent leur opinion et discutent les assez malhabile. M. Claudel pense arguments d'Henri Béraud.

Dans ses réponses, celui-ci appelait l'attention sur quelques précisions intéressantes : « Ce que nous dénonçons à la N. R. F. et aux gideards, ce n'est point l'incarne « le type rarissime » le malheur d'avoir des idées », d'imagination... Si les gens que nous condamnons en tant que romans de la N. R. F. demandent manières veulent se contenter de à Henri Béraud de préciser ses attaques, surtout en ce qui concerne les fautes de syntaxe de Gide ; c'est alors que Béraud écrivait pour les *Marges*, le fameux « M. André Gide et la grammaire » qui ne pa-Claudel, Romains, Rivière, Schlumrut jamais. Il en fut de même pour un petit article : « La nature a horreur du Gide », qui avait été écrit pour le numéro spécial que l'*Œuf dur* devait consacrer à l'auteur des *Prétextes*.

La querelle s'apaisait quand le Prix Goncourt vint jeter de l'huile sur le feu. Malgré la campagne intensive menée pour Jules Romains, Henri Béraud obtint le prix. Quelques jours plus tard, l'auteur du *Martyre de l'Obèse* courrait de fleurs son concurrent dans sa chronique du *Petit Parisien*. La N. R. F. faisait peu après imprimer des bandes annonçant que *Lucienne* avait obtenu cinq voix au troisième tour contre trois au livre couronné. Une courte polémique s'engagea dans l'*Œuvre* entre M. Gallimard et Henri Béraud ; mais celui-ci exprimait plus complètement son sentiment à l'égard de Jules Romains dans sa chronique du *Mercur* consacrée à *Monsieur le Trouvère* sous la plume de Borgeles. Cette chronique était d'autant plus motivée que Jules Romains venait d'avoir une attitude fort élégante envers Maurice Bolland, critique dramatique de la N. R. F.

Mais la « Réponse à M. André Gide », où la burlesque équipée de M. Sertevens « ne tardait pas à se défaire, ou expéditeur et destinataire étaient arrangés de la belle manière. Le numéro suivant des *Nouvelles Littéraires* contenait une lettre d'Henri Béraud et une autre de M. Sertevens, où celui-ci tentait de sortir du mauvais pas où l'avait mis son correspondant. Ce journal contenait aussi la réponse tant attendue de Jean Giraudoux.

Un titre gras nous apprenait qu'il n'y a pas de mystère de la propagande car, depuis 1920, il n'a plus de service de propagande. » A vrai dire, les arguments de Giraudoux ne parurent pas très convaincants et M. Béraud écrivait peu après dans l'*Eclair* : « Nous pourrions éclater de rire... La propagande n'existe pas ; elle s'appelle service des œuvres françaises à l'étranger. Je te baptise carpe. »

Et il posait de nouvelles questions : Quels sont les crédits dont disposait son service ? Quelles sommes ont été perçues et combien d'abonnements souscrits à la N. R. F. ? « Est-ce vous qui avez envoyé M. A. Hermant en Espagne, où il fut, dit-on, sifflé ? » « A combien s'élève la faible indemnité de M. H. Bordeaux visitant la Palestine », etc.

Ce dernier article se terminait par un savoureux post-scriptum où l'on voyait M. André Gide envoyant des chocolats pour le remerciement de l'article sur *Saint* et lui prouver ainsi qu'il n'était pas un ingrat : « Des chocolats, à moi ! M. Gide me prendrait-il pour un petit garçon ? »

Il convient de dire que, si M. Béraud s'est fait beaucoup d'ennemis dans cette affaire, il a vu aussi un grand nombre d'écrivains se ranger à ses côtés : Camille Mauclair a mené la même campagne dans plusieurs journaux de province ; Lucien Dubouché prend nettement parti pour Béraud et Massis contre la N. R. F. ; Jean-Bernard, Emile Bure, Alfred Droin confirment les erreurs de notre propagande et Henri Béraud a publié à plusieurs reprises les noms de ceux qui lui ont envoyé leur adhésion : Rachilde, Pierre Lasserre, Ernest Gaubert, Borgeles, Derennes, Thérive, Jean Sarruent, etc., etc.

Les choses en sont là. Avons-nous apporté un peu de lumière dans ce débat ? Nous n'osons l'espérer. Du moins, nos lecteurs connaissent maintenant la question ; ils pourront juger plus commodément les prochains rounds d'un match qui ne paraît pas encore arrivé à son terme.

Charencol.